

Jacques BELLANGER

Le Puzzle de Dan Alaric

Roman



Alexandrie Online

Ce texte est hébergé sur le site d'Alexandrie à l'adresse <http://www.alexandrie.org>

Toute reproduction ou diffusion est interdite sans l'accord de son auteur

Date de publication : 27-11-2011

La loi du 11mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservés l'usage privé du copiste et non destinés à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Extrait

Chapitre un.

Les joueurs de tarots

Hubert, comme à son habitude, se dirigeait nonchalamment de la Muette vers l'encoignure de la rue Saint-Sauveur pensant à l'apéritif et à ses compères du bar. Chacun attendait son arrivée avec impatience, bien sûr il allait être le quatrième ou le cinquième au tarot. Il y avait Régis, le breton du Léon, briochin et commerçant depuis des générations. Régis est le patron de la société ABER Atelier Briochin d'Ébénisterie de la Roche, il y a environ cinq ans, il avait ouvert une succursale et à force de rouler entre sa région de Saint-Brieuc et cette région, il avait fini par adopter Dan Alaric. Cette dernière en avait fait un de ses notables. Autre habitué de la partie, Christian Murphy le dessinateur de Terre Neuv'A, une agence de publicité, le A comme Agency. Il avait sélectionné ce nom de terre neuve parce que cela faisait penser au passé maritime de la région. Il avait réfléchi à différentes possibilités comme Agence Terre Neuve ou Nouvelle Terre de Communication Agency et encore bien d'autres avant de se fixer sur sa dernière idée. Pierre ancien marin de commerce, revenu de plusieurs tours du monde pour enfin ouvrir le bar de l'Escalier. Pierre est une grande gueule du vieux quartier, il avait de la gouaille à revendre, riche en histoire de ses escales du tour de monde, la vie dans les ports, sur les navires. Chacun avait le droit à des versions colorées et teintées suivant l'intérêt de ces interlocuteurs. Ce gaillard avait plus l'air d'un ancien légionnaire ou d'un para. Il s'habillait toujours de pantalon ample, d'un T-shirt Marcel vert kaki, les tatouages bleu encre de Chine sur les bras, les cheveux grisonnants toujours brossés en arrière, le teint buriné et les yeux clairs. Il était d'un caractère très enjoué.

Les cloches de la basilique Saint-André, patron des pêcheurs locaux, venaient de sonner lorsque la porte du bar de l'Escalier, tout en bois sculpté s'ouvrit sur Hubert. Quelques quolibets bien sympathiques fustigèrent à son arrivée, « C'est vrai que vent de face que tu recules », ceci à cause de ses oreilles qui étaient très grandes. Ou voilà, c'est Vin rouge qui arrive, le nom de famille de Hubert était Kinru, ressemblait en breton à Gwin ru qui veut dire vin rouge. Ce petit bonhomme aux cheveux blancs, la peau ridée, avec de la couperose sur les joues, paraissait avoir cinquante-cinq ans et tout le monde le chatouillait sur la retraite à laquelle il pouvait bientôt prétendre. Mais son État civil révélait que dans le courant du mois de mai il ne fêterait que ses quarante-trois ans.

J'avais oublié de vous dire que je me trouvais dans le bar. Je me présente, je m'appelle Quentin Jacques Le Bengral, mais tout le monde m'appelle Quentin. Je suis pigiste pour l'éditorial du coin. Ce dernier s'appelait le journal du Faou. Pas terrible comme titre, mais le fondateur de ce journal

était originaire d'un lieu-dit le hameau du Faou et n'avait jamais voulu d'autres titres parce qu'il estimait que le nom aurait pu influencer certains lecteurs et en désobliger d'autres. Pour ma part, le hameau du Faou, je ne sais pas où il se trouve et moi je prononçais le mot "Fou".

M. Hubert dont les cheveux blancs, coupés courts, une raie à gauche, une mèche tombant sur le milieu du front au-dessus de ses yeux marron qui pétillaient d'un feu tantôt malicieux tantôt diaboliques de fait que lorsqu'il jouait aux cartes personne ne sût s'il était en veine ou pas. Il portait une moustache et un collier de barbe courte qu'il taillait méticuleusement tous les deux jours. De taille un petit peu inférieure à la moyenne et un peu enrobée, cet employé aux écritures des établissements Quingé "la Quincaillerie Générale", était le type même de ces fonctionnaires qui commencent à huit heures trois et finissent à dix-huit heures, mais il lui arrivait de finir exceptionnellement plus tard. Bien sûr il avertissait ses compères le midi lorsqu'il passait prendre son express. Cette ponctualité et son intégrité dans son travail faisaient de lui un collaborateur apprécié, même si son patron lui reprochait son manque de souplesse sur ses horaires comme les autres employés qui restaient toujours un peu après la fermeture.

Voir, ce petit monde, qui tous les jours, prenait le temps d'accomplir la même chose à la même heure, m'amusait. L'ambiance chaude, la musique et l'alcool rendaient les habitués toujours prêts à se donner un coup de main pour quoi que ce soit. Ce soir-là, dans le bar il y avait au moins une trentaine de clients prenant un apéritif.

J'aime bien les écouter parler des tracas de la vie, de la politique, dissenter du comment et du pourquoi de la chose, de la dernière information ou de l'émission de la veille. Souvent ils amenaient des réflexions qui n'étaient pas dénuées de sens, des idées que, dès que je le pouvais, j'essayais de me servir pour étayer mes écrits dans le petit journal.

Ce soir, les clients parlaient du froid et encore plus du changement du climat. Je me disais « aujourd'hui ils vont me révolutionner la terre entière et c'est reparti sur l'écologie ». Cela n'avait pas manqué, au bout de deux minutes Christian entonnait « mais Tchernobyl dans les années quatre-vingt, puis Mourmansk, depuis que le communisme n'existe plus le monde à sa perte et le froid nous tombe sur la gueule ». Pour Christian, l'apéritif était chargé et comme il avait toujours voté à gauche depuis qu'il avait droit de voter à certaine élection municipale française, l'énervait de voir la droite dans les pays de l'Est. Il avait l'impression d'avoir été trahi. De plus, il venait d'apprendre que tous les pays réclamaient l'argent des aides faites parties dans les années quatre-vingt. Il explosait littéralement dans un délire verbal. Christian parle avec un accent anglo-saxon dont il ne reniait pas son origine. Il disait « moi je suis venu il y a dix ans m'installer en « south britany » parce que la France « I love » et les Françaises « kiss kiss » et cela rime avec

Chris ». Il se mit à rire d'un rire puissant qui ne ressemblait pas à son flegme « so » british. Certains le surnommaient le kangourou parce que c'est un animal sauteur comme notre ami. Il était très intégré dans le milieu de la publicité et sa culture des arts l'instituait comme un connaisseur averti et un collectionneur réputé. Il aimait chiner dans les brocantes pour retaper sa maison et la décorer dans un style traditionnel et ancien.

J'ai décidé de liquider mon demi et de me diriger vers mon ordinateur afin de rédiger, mais ce soir-là je me demandais ce qui pourrait captiver nos lecteurs.

L'avenue de la Muette s'ouvrait devant moi, le bureau de presse se trouvait en bas de la rue, sur le bord des quais. Les immeubles sales et noirs du haut de la rue ressemblaient à des buildings américains, de-ci de-là quelques fenêtres éclairées, les autres les volets baissés. Je marchais d'un pas énergique sur les trottoirs bordés de platanes dont les branches laissaient passer l'éclairage blafard. Le vent me givrait tout le corps. Je rentrais les mains dans les poches. Je continuais à descendre la rue, longeant l'arrière de la Quincaillerie Générale. La hauteur des bâtiments diminuait et vieillissaient plus on se rapprochait des quais. Le bas de la ville se nommait Kerilot le quartier du port, mais aussi était l'âme de la vieille ville, l'ancien quartier avait gardé ses ruelles, ses venelles et ses escaliers coincés entre les maisons qui avaient abrité pendant plusieurs siècles les marchands, les artisans dans des maisons bretonnes typiques. La basilique Saint-André sonnait vingt et une heures trente. Je parvenais à la porte des bureaux, installés au huit quais de Nantes, dans un de ces hôtels particuliers ayant appartenu aux riches armateurs du XVIIIe siècle. Le buste de Colbert trônait dans l'entrée comme il se doit.

« Bonsoir Quentin » me lança le rédacteur en chef, je lui renvoyais son salut, et lui dit qu'il faisait très froid dehors. Je m'aperçus qu'il faisait les cent pas dans son bureau. Intrigué par cette attitude, je me dirigeais vers son bureau. À peine avais-je fait deux pas que le rédacteur en chef me dit « au fait, pour votre article de ce soir, gardez-le pour plus tard. »

Je ne compris pas sur le moment, à peine une seconde après, il me dit : « On boucle dans trois heures il y a eu un accident vers neuf heures du soir du côté de la Quincaillerie Générale. J'ai cru comprendre qu'il y a un mort dans une des rues adjacentes, pouvez-vous aller voir et vous charger de cela mon cher Quentin ». Cette familiarité venant de sa part m'étonna, puis il reprit « pensez à prendre des photos, nous aurons peut-être la une des journaux régionaux. Allez mon petit on se presse nous n'avons pas le temps on boucle dans trois heures ».

Chapitre deux

Où vraiment tout a commencé.

Dans la fraîcheur du soir, René Morel se rentrait chez lui après sa journée de travail. Pour lui, l'escalier du bonhomme, c'était un raccourci, et cela lui permettait de ne pas prendre pas sa voiture, autrement le trajet motorisé l'obligeait de faire le tour d'une partie de la ville. René Morel traversa la place puis le square se dirigeant vers ce fameux escalier. Il habitait au douze rue du Breil.

« Bonjour, Madame Crusson », sa voisine du premier, une mamie qui passe sa vie à regarder par la fenêtre.

« Monsieur, Morel » d'une voix chevrotante « vous avez vu, il y a un drôle de tas, là-bas, au trente-quatre juste devant le square. Madame Gisèle, mon amie, cette vieille dame qui habite au vingt-six, vous savez ! M'a dit que le tas demeure là depuis deux jours, et personne ne vient le ramasser. Ce n'est pas normal ! Et ça sent mauvais, on va voir des rats partout. »

« Bon, il est presque vingt heures, madame Crusson, bon je vais voir ce que je peux faire. Je vais téléphoner. »

Jacques BELLANGER

Jacques BELLANGER est né à Saint-Nazaire en 1962. Il est éclusier depuis 2002 après avoir été comptable pendant 20 ans. L'écriture, la peinture et la musique sont les moteurs de ses passions. C'est comme un Voyage onirique au temps où la Loire et l'Océan Atlantique qui baignent le coeur du Nazairien qu'il est, marquant de leurs empreintes le rythme de la vie, entre les promenades sur le remblais et la vie portuaire avec le désir de voyager loin jusqu'à l'horizon.

Le Puzzle de Dan Alaric

Hubert, comme à son habitude, se dirigeait nonchalamment de la Muette vers l'encoignure de la rue Saint-Sauveur pensant à l'apéritif et à ses compères du bar. Chacun attendait son arrivée avec impatience, bien sûr, il allait être le quatrième ou le cinquième au tarot... À peine avais-je fait deux pas que le rédacteur en chef me dit « au fait, pour votre article de ce soir, gardez-le pour plus tard. ». Les deux inspecteurs de garde arrivèrent sur site et furent surpris de trouver dans le fourré le corps d'un homme couché sur le dos mais dont tous les membres et le corps avaient été coupés en plusieurs morceaux. Le corps nu avait été mis comme si la personne essayait de dormir sous des branchages et des cartonnages.